

Dossier (1/5)

Du Nigeria aux laveries de Saint-Étienne : enquête sur ces enfants sans-abri

Quatre enfants nigériens d'une même fratrie se sont retrouvés sans-abri quelques mois après leur arrivée à Saint-Étienne. Comment, quand on n'a pas encore 10 ans, vivre comme les autres en dormant dans la rue ? C'est un récit en cinq volets que *Le Progrès* a décidé de raconter alors que la trêve hivernale a commencé début novembre. C'est l'histoire de destins tronqués, de vies bossées. Alors qu'elles ont à peine commencé.

Les discussions se mêlent à la musique entêtante de la chanteuse Aya Nakamura. La manifestation du jour rassemble environ 150 personnes. Hope, 37 ans, se tient en retrait, loin du grésilleme des enceintes. Appuyée sur un bout de clôture en fer forgé du jardin de la place Jean-Jaurès, elle fait défiler des vidéos sur son téléphone. Les autres, qui entonnent des slogans militants, réclament à l'unisson un logement pour tous.

Hébergé par un charpentier

À plusieurs reprises, Hope recadre Grace, Zion, Wealth et Joy, ses quatre enfants de 4, 6, 8 et 9 ans. Ils courent, rient, chahutent. En cet après-midi d'automne, elle est venue apporter son soutien à tous les sans-abri. La Loire compte environ 1 000 places d'hébergement d'urgence. 450 personnes appellent chaque semaine le 115 et 95 % des demandes sont refusées. Contactée à ce sujet, la préfecture n'a pas répondu aux questions du Progrès.

Parmi ces demandeurs, beaucoup ont des enfants. Les associations spécialisées estiment leur nombre à Saint-Étienne entre 80 et 100. Ils seraient de plus en plus d'après un baromètre de l'Unicef. Emmanuel Macron avait pourtant promis « zéro enfant à la rue ». Cette cause, Hope la porte dans son cœur. « Je connais bien cette situation », confie-t-elle. En réalité, le sujet la concerne directement : depuis mi-septembre, elle est hébergée, après des mois d'errance, par un charpentier.

Une chambre pour cinq

Cet artisan, c'est Maël Hezzat, 33 ans. Il loue un studio perché sur la colline des Pères. Chaque soir, il se couche sur le canapé du salon. Hope, ses deux filles et ses



Hope la maman et ses quatre enfants : Joy, Wealth, Zion et Grace. Photo Charly Jurine

deux garçons se serrent, eux, dans une chambre à peine plus grande qu'une cellule de prison. Un lit double y tient à peine. Alors la famille s'allonge dans la largeur. Ils dorment en grappe.

Hope ne se plaint pas. « Je suis même très reconnaissante, reconnaît-elle. La situation s'est largement améliorée » Les petits ont enfin un endroit où poser leur tête. « Je ne remercierai jamais assez Maël. » Bien avant sa rencontre avec le charpentier, son existence et le destin de ses enfants ont basculé.

C'était dans la nuit du 8 novembre 2023. Ce jour-là, elle embarque de Benin City, au Nigeria, dans un avion pour la France, direction l'aéroport de Saint-Exupéry. Ces cinq billets lui ont coûté des mois d'économies. Elle a même attendu trois mois pour obtenir un visa pour la France. Elle voulait arriver en toute légalité.

Deux mois en enfer

La famille loge durant sept mois dans un centre d'accueil (CADA). Finalement, sa demande d'asile est refusée. Son dossier n'est pas assez documenté juge l'administration. La maman et ses quatre enfants se retrouvent à la rue. Elle qualifie cette errance « d'enfer ».

Mais, même en enfer, la routine existe. Chaque fin de journée, la famille guette des laveries du

centre-ville stéphanois. Quand les clients s'en vont, la troupe s'y faufile, souvent après minuit. Deux couettes sont posées l'une sur l'autre. Un matelas de fortune. Wealth, la cadette, se souvient de l'odeur de lessive ambiante comme du froid du carrelage sous son petit corps. Hope, elle, se rappelle les nuits de veille. « Je ne dormais pas, je les gardais en sécurité. »

C'est un mercredi de septembre. Le thermomètre affiche 7°C, la montre 6 heures. La famille sort d'une laverie. Le début des cours est encore loin. « On va au parc devant l'école pour que les enfants jouent. » Des professeurs racontent avoir aperçu à plusieurs reprises la famille devant le portail très tôt.

Marathon

Quand les enfants sont en classe, la maman court partout : un dossier pour sa demande d'asile ; apprendre le français ; chercher de la nourriture. Et bien sûr, contacter des associations : « Tous les jours, j'appelais le 115 pour pouvoir dormir au chaud », rembobine-t-elle. « Tous les jours, ils nous disaient ne pas avoir de place. » Et, tous les jours, elle se demande : comment en est-elle arrivée là ?

À cette question, elle répond. Son récit en pointillé – trop de choses ne peuvent être dites – donne à entendre les détails sor-

dides de sa vie au Nigeria. « J'avais 15 ans, elles sont venues me prendre et m'ont torturée. » Qui ça ? « Les matriarches, les vieilles femmes de la famille » : des tantes ou des grands-mères.

Ces femmes ont débarqué il y a 22 ans pour lui faire subir le pire, une excision. Ou plus précisément une ablation génitale à crue, c'est-à-dire une suppression partielle ou totale du clitoris et des petites lèvres. Dans le cas de Hope, cela s'est fait sans anesthésie. « J'ai hurlé. Le sang s'est répandu, partout. » Elle a souffert pendant des semaines.

30 % des femmes mutilées

Au Nigeria, pays le plus peuplé d'Afrique, plus d'un tiers des femmes entre 15 et 49 ans auraient subi une forme de mutilation génitale. Des initiatives nationales tendent à faire reculer le phénomène mais dans certains états du pays, la tradition résiste. C'est le cas à Benin City, 2,5 millions d'habitants, capitale de l'état d'Edo où les victimes sont les plus nombreuses.

« J'ai vu des dizaines de filles mourir »

« D'après "les anciennes", survivre à ça prouve que tu es forte et capable d'élever des enfants, rapporte Hope. Mais j'ai vu des dizaines de filles mourir après avoir été mutilées. » De ses pau-

Pourquoi cette enquête ?

Un baromètre de l'Unicef, publié juste avant la rentrée scolaire, pointe une augmentation du nombre d'enfants dormant à la rue avec quatre enfants à plusieurs reprises depuis septembre. L'idée ? Mettre en lumière cette histoire pour raconter la grande. Chaque mercredi, retrouvez un volet de cette enquête.

Nous avons rencontré une maman à la rue avec quatre enfants à plusieurs reprises depuis septembre. L'idée ? Mettre en lumière cette histoire pour raconter la grande. Chaque mercredi, retrouvez un volet de cette enquête.

Nous avons rencontré une maman à la rue avec quatre enfants à plusieurs reprises depuis septembre. L'idée ? Mettre en lumière cette histoire pour raconter la grande. Chaque mercredi, retrouvez un volet de cette enquête.

Nous avons rencontré une maman à la rue avec quatre enfants à plusieurs reprises depuis septembre. L'idée ? Mettre en lumière cette histoire pour raconter la grande. Chaque mercredi, retrouvez un volet de cette enquête.

Kidnapping

De fait, les matriarches sont revenues et « voulaient kidnapper (ses) filles ». « Je me suis dit : "Ils me tuent avant que je ne les laisse me les prendre" ». À chaque fois qu'elle voit venir « les vieilles femmes » et leur impitoyable surveillance, Hope attrape ses filles et les met sur son dos. « Dans ce cas-là, elles n'ont pas le droit de toucher tes enfants. Je suis venue en France pour sauver mes petits. »

« Je peux avoir une crêpe ? »

En partant du Nigeria, la famille ne savait pas qu'elle quittait un enfer pour un autre. Aujourd'hui, Zion et Joy sont deux filles joyeuses. Elles ne savent pas à quoi elles ont échappé. Au même moment à Jean-Jaurès, Joy, la plus petite, fonce dans ses jambes. Elle lève la tête et demande à sa maman : « Je peux avoir une crêpe ? » Même à la rue, un enfant reste un enfant.

● Ismaël Bine

Les prénoms des enfants et de la mère de famille ont été changés pour assurer leur sécurité.